

Lettre du 19 février 1943

Braucht nicht hier her schreiben
 denn wir kommen bald weg.
 Sonst weiss ich nicht zu schreiben.
 Sagt es dem Onkel Ludor, Onkel Helmut
 Onkel Louis wo ich bin und
 was ist ich schreibe wieder allen
 wenn ich Zeit habe. Es sind ziemlich
 Blätter da aber richtig aufgeteilt.
 Für heute ist alles.

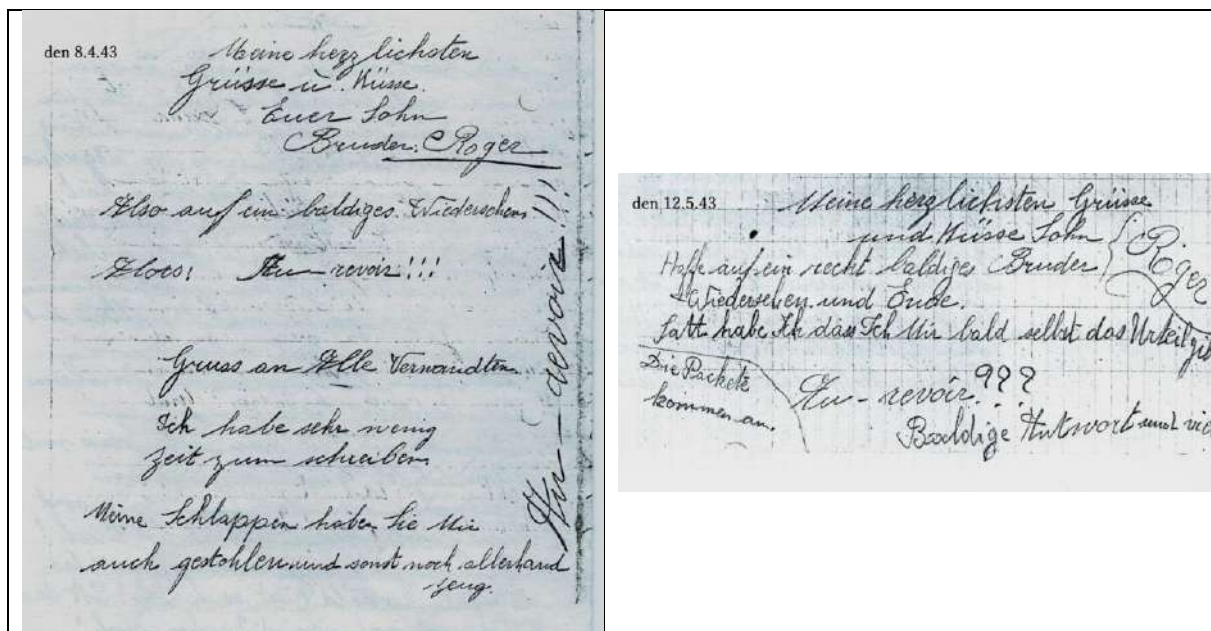
Meine herzlichsten Grüsse
 und Küsse.

Auf ein baldiges
 Wiedersehen in der Heimat

Gute Nacht!!!

Hier ist ein richtiges
 Durchhemmer

Neusiedel, le 19 février 1943



Le 25 mai 1943

Chers Parents

Reçu votre chère lettre du 10 mai avec grand plaisir, et vu que vous aviez beaucoup de monde à la Communion.

Je suis toujours sain et sauf, ce que j'espère de vous tous. J'ai de nouveau reçu deux colis non numérotés contenant du lard. J'ai déjà écrit deux lettres entre temps. Laurent doit sûrement être à la maison. Fricker (*blessé*) a tout de même eu du pot, il est maintenant en sécurité pour cet été. On ne ménage pas les punitions ici : un pas de travers et tu passes devant le conseil de guerre. Pierre m'a aussi écrit.

Mon camarade de Wegscheid est aussi à l'hôpital militaire. Comme j'ai lu il y aura beaucoup de fourrage cette année, ce qui est essentiel. Vous avez par conséquent beaucoup de travail. Si non rien de neuf. En tout cas je regrette de n'avoir pu faire partie de la communion. J'espère que mon courrier trouvera tout en ordre à la maison.

Vous embrasse : Roger

Si seulement je pourrai manger du pain noir

Le 31 mai 1943

Chers Parent

Reçu votre lettre avec une grande joie. A présent je me trouve à nouveau en première ligne au front. J'ai reçu le colis de 1 kilo et quatre de 100g. j'ai encore envoyé 8 mark à la maison

Vous embrasse votre fils et frère Roger
(*Hoffe auf ein baldiges glückliches Wiedersehen. Schreibt recht bald*)

Au revoir

Le 4 juin 1943

Vierge mère de Dieu...

Chers Parents

Ça fait longtemps que je n'ai plus eu de courrier de chez vous. J'ai reçu tous les colis, aussi celui de 1 kilo. Nous avons subi de lourdes pertes mais les Russes aussi. Riethmuller Peter est aussi blessé : une balle lui est entrée dans la joue droite puis est sortie par la gorge. Presque la moitié de la compagnie a disparu. Je suis épuisé, surtout fatigué des nerfs. Nous nous sommes lancés à l'assaut à deux reprises, beaucoup périrent transpercés (*erstochen*),

à la maison. Notre pain est moisi et on nous sert si peu.

Also Au revoir !!!



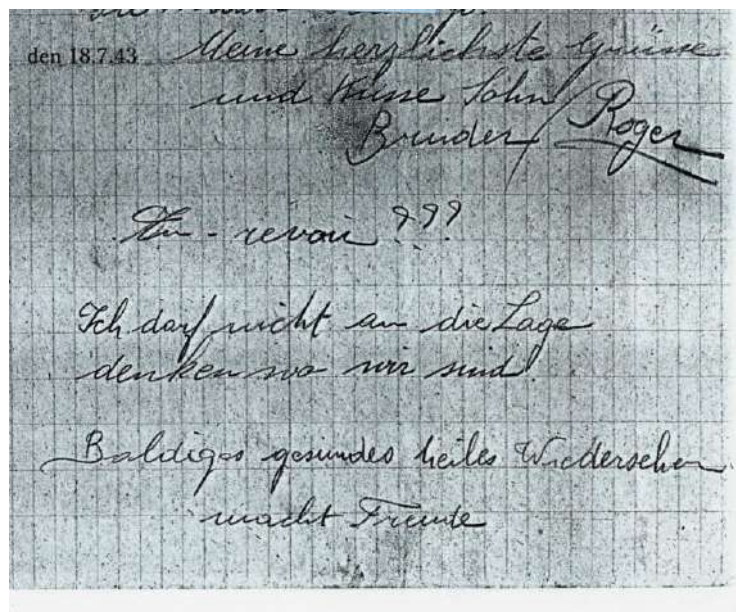
d'autre abattus à la bêche. Mes biscuits et mon matériel à raser sont restés aux mains des Russes.

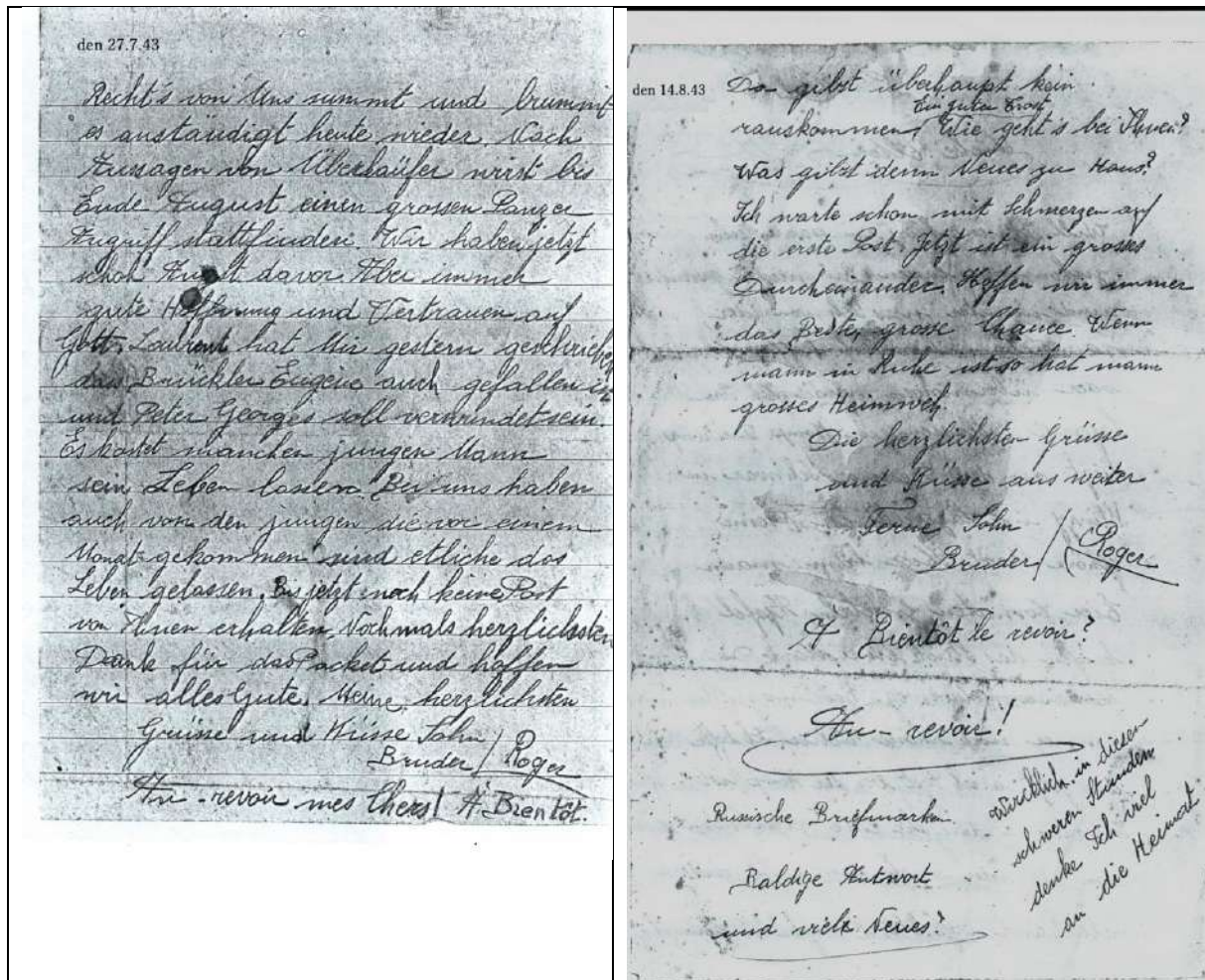
Aussitôt que quelque chose bouge la nuit c'est la canonnade. Je suis maigre et tout blanc dans la figure. Il me semblait que ces attaques durèrent une éternité. Durant le combat j'ai souvent pensé à la chanson <<Jungfrau Mutter Gottes mein...>> (**Vierge mère de Dieu ...**)

Il serait temps que tout cela prenne une fin. Je ne voudrais pas revivre cet enfer. Est-ce que la fenaison a déjà commencé ? Qu'écrit Laurent ?

Vous embrasse Roger

Au revoir





D'importants combats sont encours

Le 26 septembre 1943

Chers Parents !

Comme le temps me le permet, je veux rapidement vous écrire quelques mots pour vous dire que je suis toujours sain et sauf, ce que je pense de vous tous. Je ne suis pas encore aux avant-postes, mais dans les prochains jours je rejoindrai la compagnie combattante. Je n'ai pas encore eu de courrier ni de colis. Ils ont sans doute atterri quelque part dans la compagnie alors que j'étais à l'hôpital. Dans l'ensemble ça va mal, toute la journée en marche à rabattre des vaches et un grand nombre de bétail meurt en route. Des villages entiers sont brûlés et les civils qui peuvent marcher sont emmenés.

J'ai rencontré Hanser de Meyenheim qui m'a fait part de la mort de Pierre. Peter Ernest était aussi chez Mérian d'Oberentzen. Ce dernier était déjà en permission. Il a dit que Nesti a été touché par de nombreux projectiles.

Nous sommes 8 hommes et devons-nous même subvenir à notre nourriture. Nous avons des patates, de la viande de porc, ainsi que du lait et du miel, autant qu'on en veut. Je n'ai jamais mangé autant de miel de ma vie que maintenant en battant en retraite. Des bons pour colis et des timbres Air Poste je n'en ai pas ce mois-ci. Quoi de neuf chez vous ? Qu'en est-il avec le travail ? Est-ce que Laurent était déjà en permission ? Comment est la situation ailleurs ?

Est-ce que Riehtmuller et Fricker vous avaient rendu visite ? A l'occasion j'écrirai à tante Clemla (Colombe). Nous espérons le meilleur et une fin proche.

Vous embrasse du lointain, votre fils et frère Roger

A Bientôt !
Au revoir mes chers ?

D'importants combats sont en cours
(Schwere Kämpfe sind im Gange)

den 26.9.43

A Bientôt ! Au revoir mes chers ?
Schwere Kämpfe sind im Gange.

Grüsse an
Helle
an Laurent

Do. 26.9.43

Liebe Eltern!

Da es mir die Zeit erlaubt will ich Ihnen schnell wieder einige Zeilen zusammen lassen. Bin immer noch gesund und merke mir ich auch von der ganzen Familie hoffe. Bin noch nicht ganz da da Kampfaber beim Ersten bin ich schon wieder in den nächsten Tagen werde ich nicht zur kämpfenden Kp. kommen. Habe bis jetzt noch keine Post erhalten noch Paul. Das ist vielleicht alles in der Zeit wo ich im Lazarett war bei der Kp. eingetroffen und aufgeteilt worden.

Jetzt im grossen Gange geht es sehr schön den ganzen Tag marschieren und Vieh treiben und was da nur alles kaputt geht. Die ganzen Dörfer werden vollständig niedergebrannt. Das sieht man schon kann

mitgenommen. Habe auch den Hauss von Wegerheim getroffen. Der hat mir auch gesagt das Pierre gefallen sei. Peter Ernest war beim Merian von Oberentzen. Der Merian war schon in Urlaub; hat gesagt das der sich mit einer unmenge Schüsse beschossen war. Wir sind acht Mann und müssen selbst für's Essen aufkommen. Da gibt Kartoffeln, Schmirfisch, sowie Milch und Hühner man will. Ich habe in meinem Leben noch nicht soviel Honig gegessen wie jetzt in Lückersfeld. Päckchenmarken sind Luftfeldpostmarken. Ich habe keine diesen Monat. Und sonst wie geht's bei Ihnen. Was ist mit der Felbit? War Lauerant schon auf Urlaub? und der Nesti? Kommt was gehört noch Neues? Wie ist sonst die Lage? War Riehtmüller und Fricker einmal bei Euch? Der Santa Clomla werde ich bei Gelegenheit schreiben. Hoffen wir alles Gute und ein baldiges Ende.

Die herzlichsten Grüsse
und Küsse aus weiter Ferne
Ihr Bruder / Roger

le 26 septembre 1943

Chers Parents

Le 30 septembre 1943

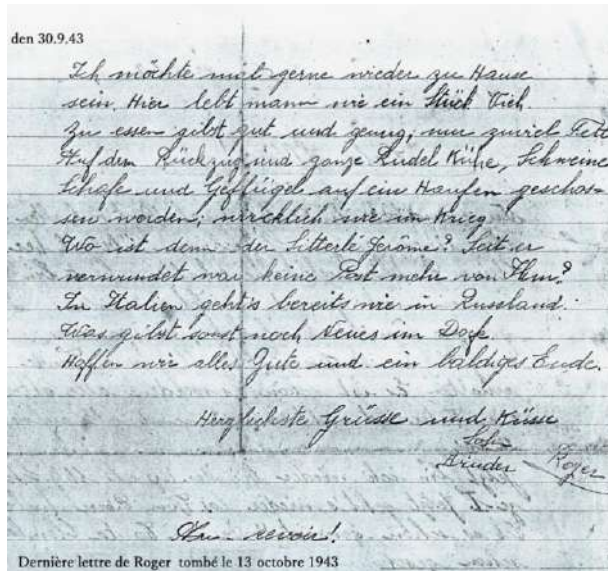
Depuis le 25 juillet je n'ai plus eu de courrier de vous, mais d'autres lettres sont arrivées de toute part. Je n'ai pas encore eu de petits colis. Je me porte bien. La photo m'a fait grand plaisir, je vois que tout le monde vieillit. Le père est vraiment maigre et paraît vieux sur la photo. Je suis de nouveau dans ma compagnie comme premier tireur, maintenant ça recommence. Ernest m'a écrit de Wissembourg. Nous avons déjà fait un bon bout de chemin à reculer et nous nous trouvons à présent en Ukraine. Un nommé Rusch Joseph, originaire de Hirtzfelden, qui était en R.A.D. avec Pierre et Peter Ernest est mort aussi. Comment allez-vous ?

J'aimerais bien me retrouver à nouveau à la maison. Ici nous vivons comme des animaux. A manger nous en trouvons assez sur la retraite : des vaches, cochons, moutons et de la volaille, tout est abattu, comme dans la guerre. Où est donc Sitterlé Jérôme ? Depuis qu'il a été blessé je n'ai plus de ses nouvelles. En Italie ça se passe comme en Russie. Quoi d'autre de neuf dans le village ?

Espérons tout le bien et une fin proche.

Vous embrasse votre fils et frère Roger

Au revoir !



**Dernière lettre de Roger
Il est tombé le 13 octobre 1943
à l'âge de 19 an et demi**

Dans l'une de ses dernières lettres

Roger écrit :

Will mein Schreiben schließen, das Euch
gut vorüber geht.

Hochlichsten Grüsse
und Küsschen
und Bruder
Kamerad
Nereux
Cousin

Roger

Auf ein baldiges Wiedersehen
in der Heimat

Geibpost.

Adieu mes chers

Au-revoir !!!

A Bientôt !!!

L'espoir du revoir chez mes chers

Vive la France
Vive l'Alsace et la Lorraine
Dans mon cœur vous trouverez
les noms de : « France ».
Vive toujours.

wie zuletzt
lacht; lacht
am besten;

Témoignage de Monsieur Hegy Arthur

Nous étions convoqués au conseil de révision le 3 septembre 1942 à Ensisheim, où nous nous sommes rendus à vélo, endimanchés et tout joyeux, tous les neufs des classes 1920 et 1921. Le conseil de révision comptait à la fois pour le RAD et pour l'enrôlement dans la Wehrmacht. Nous étions résolus à ne pas signer le Wehrpass (livret militaire), pensant pouvoir ainsi nous soustraire du service militaire sous l'uniforme allemand. C'était méconnaître les intentions du régime en place. Après notre refus le maire M. Jecker Dominique présent a subi un discours de moral sans précédent, étant donné que son fils Jean faisait partie de la bande. Il fut aussitôt révoqué de ses fonctions de maire. Il y avait encore des garçons d'autres villages qui n'avaient pas signé. On nous a de suite isolé dans une salle à part et nous ne savions pas ce qui attendait. Le temps passait et vers 16 heures les allemands nous ont fait monter dans un camion bâché de couleur verte, puis en route pour Schirmeck, où nous arrivions vers 23 heures. Nous n'avions rien mangé de la journée et à l'arrivée ils nous ont fait descendre du camion à coups de tricks.

Jean Jecker qui fit partie du groupe raconte :

J'étais l'un des derniers à descendre du camion et au moment où je saute à terre, un des gardes allemands me donna un coup de pied dans les cotes que je ressentais encore des mois après. D'ailleurs plus tard, au front russe, j'avais signalé à mon chef de groupe que j'avais des douleurs sur le côté. Il m'envoya chez le médecin. Au retour il m'a demandé : "alors qu'a-t-il dit le médecin ?", Je lui répondis que comme remède il m'a envoyé empiler du bois durant 1 heure dans le froid et la neige et puis il m'a demandé si j'allais mieux ! Il faut rappeler qu'à la sortie du camp de Schirmeck nous étions de suite classés comme éléments non fiables, d'où un traitement différent tout au long de notre service.

Arthur Hegy poursuit :

Aussitôt descendu du camion on nous fit vider les poches, nous devions rendre tout ce que nous avions sur nous, l'argent compris. Puis à la fin le soldat qui me fouillait s'était piqué après une épingle fixée à ma pochette. Il a pris une de ces colères qu'il m'administra une bonne gifle. Puis ils nous ordonnèrent de nous mettre contre le mur. Alors la peur me gagna avec l'idée qu'ils vont nous fusiller. Finalement c'était simplement pour la tonde des cheveux. Nous devions de suite nous débarrasser de nos vêtements et endosser la tenue d'internés.

Je me rappelle aussi qu'on nous fit monter sur un tas de charbon, puis ramper dans la boue sur au moins 100 mètres. Les journées commencèrent par "lever - coucher, lever - coucher... Puis on nous a répartis dans les groupes de travail pour les corvées. Les uns travaillaient dans une carrière, d'autres construisaient des bâtiments. Nous devions transporter un certain nombre de sacs de ciment dans la journée. Pour réduire le nombre voyages certains gars portaient deux sacs à la fois sur leur dos. Le travail était suspendu régulièrement pour

interrogatoire. Le chef du camp voulait à tout prix connaître le nom de ceux qui nous avaient conseillés de ne pas signer, et il répétait : "Das kommt nicht aus euren Köpfschen !" (cela ne vient pas de vos petites têtes). En effet, lors de notre convocation l'instituteur nous avait réunis, nous disant que les Allemands ne peuvent pas nous forcer, nous les Alsaciens, à signer notre engagement dans l'armée. Nous étions tous restés solide et personne n'a dénoncé l'auteur.

Un dimanche matin un interné qui travaillait au secrétariat et dont son épouse avait de la parenté à Hirtzfelden, vint nous voir et nous conseilla de nous présenter pour signer. Il avait appris qu'un convoi se préparait pour nous envoyer dans un camp en Allemagne, où les conditions seraient pires encore. Ainsi au bout de trois semaines, nous avons signé, content de regagner notre domicile.

Du 8 octobre au 30 décembre 1942 j'étais au Reichsarbeitsdienst (RAD) subissant ma première formation paramilitaire en trois mois.

L'incorporation forcée dans la Wehrmacht

Le 14 janvier 1943, l'incorporation avec Hoffmeyer Henri dans la Wehrmacht à Ansbach. J'étais affecté à la marine de guerre et formé comme grenadier. Nous devions défendre les côtes le long de la Mer du Nord entre Reval, Windau et Libau. Nos postes comportaient quatre canons chacun. La situation était calme et je me rappelle n'avoir tiré qu'une fois sur des avions russes de passage. Les avions russes disposaient d'un blindage renforcé sur le bas de la carlingue, de sorte que nos obus de la Flack n'avaient que peu d'effets. Nous étions restés dans cette zone jusqu'à la fin de la guerre, qui nous fut annoncée par radio. Quelques-uns, dont Jecker René (boucher) de Hirtzfelden, avaient de la chance de pouvoir encore prendre un des derniers bateaux les ramenant en Allemagne. Nous par contre, nous étions livrés à un tout autre sort. Je me rappelle avoir marché durant plusieurs jours le long de nos anciennes positions où, dans les dépôts, nous trouvions parfois de quoi manger. Un jour nous avons trouvé un camion et tout le monde se mit dessus, nous étions serrés comme des harengs. En cours de route le camion s'est renversé dans un fossé. Il n'y eut aucun blessé grâce à l'abondance de la neige qui couvrait le sol.

Finalement nous marchions dans les bras des Russes. Une femme en uniforme nous guidait dans une cour entourée de fil barbelé, où nous avons passé bien trois semaines, avec très peu à manger. Puis un après-midi on nous fit monter dans un train, on se disait : "çà-y-est nous allons pouvoir rentrer !" Mais au fur et à mesure que le train roulait, nous avons observé le coucher du soleil, et devions nous rendre compte dès les premiers jours, avec un serrement au cœur, que l'itinéraire nous menait droit vers la Russie. Ainsi nous roulions durant une vingtaine de jours et nuits entrecoupés de longs arrêts, pour arriver à destination : Novosibirsk en Sibérie. Nous étions dirigés dans un énorme camp entouré de fil de fer barbelé avec un poste de garde à chaque angle. La vie dans le camp fut très dure, surtout durant les mois d'hiver avec des chutes de température à -45°C. J'étais content de pouvoir travailler au

fond de la mine de plomb à trois mille mètres sous la montagne, où nous étions bien au chaud. Les machines n'étaient pas nombreuses et il fallait casser les gros morceaux de roche à la masse. Il y eut de nombreux morts par l'absence de sécurité. Moi-même je fus blessé un jour par l'écroulement d'un pan de roche. J'avais traîné durant 8 heures au fond de la mine avec une jambe enflée et sans soins. Ce n'est qu'une fois revenu au camp le soir que l'on s'occupa de moi. Après quelques jours de convalescence j'ai repris le travail. Mon poste au fond de la mine était pris, alors j'ai été affecté à l'équipe d'entretien des voies de chemin de fer. Nous devions en premier, tous les matins, assurer le plein des locomotives transportant du bois dans la mine. Puis il fallait dégager les rails de la neige et de la glace par des températures de moins 30° à moins 40°C. J'avais beaucoup regretté le fond de la mine malgré tous les dangers qu'elle représentait.

Nous devions aussi couper des blocs de glace et les empiler dans une grande cave, elle servait à garder la viande au frais en été. Nous n'étions pas trop mal traités mais les repas que les russes nous servaient étaient infestés, et souvent à la limite de l'immangeable.

Le dimanche jour de repos, on nous autorisait à nous promener dans la nature. La région était habitée par des allemands immigrés. Ils vivaient très modestement de leurs cultures de choux et de pommes de terre. Ces gens de la campagne ne pouvaient rien nous donner, ils n'avaient pas grand-chose pour eux-mêmes. Les Russes leur confisquaient d'office une grande partie de leurs récoltes : ils étaient plus à plaindre que nous. Nous profitions de ces sorties pour ramasser quelques légumes, que la faim nous poussait à manger crues, qui nous rendaient parfois malade. Nous souffrions presque tous de la diarrhée et beaucoup en sont morts faute de soins. De temps à autre un russe d'origine allemande nous offrait à fumer une sorte d'herbe roulée dans du papier journal : une vraie vacherie !

Au mois de janvier 1946 les Alsaciens étaient appelés à quitter le camp. On nous a fait monter dans des wagons à bestiaux, non chauffés bien sûr et il faisait très froid. Nous nous regroupions très serrés pour nous réchauffer, nous secouant régulièrement les uns les autres pour échapper à l'endormissement et à la mort due au froid. Les conditions de vie dans le train étaient très dures. On ne nous fournissait pas d'eau, et à chaque arrêt nous profitions pour en trouver. Le voyage fut interrompu un jour et on nous fit descendre, soi-disant qu'il faisait trop froid pour continuer à rouler. On nous logea alors dans des baraquements.

Ce n'est que le lendemain que nous avons compris que les russes avaient besoin d'une main d'œuvre pas chère, et ils nous mettaient de suite au travail. Les uns devaient travailler dans la gare, d'autres dans une usine de fabrication de matériel ferroviaire. C'est là que j'ai rencontré Schelcher Auguste, menuisier à Fessenheim. Les conditions de travail étaient très dures et j'avais un doigt gelé. Au bout de quelques semaines la météo est devenue plus clémente avec un petit réchauffement. Nous avons réembarqué dans le train pour nous retrouver à Siket en Roumanie, où les russes nous ont mis en convalescence jusqu'au mois de juillet, avant de

nous livrer aux français. Un officier français avait fait l'appel à partir d'une liste, nous séparant des allemands qui se trouvèrent parmi nous.

Fin juillet 1946 nous avons quitté la Roumanie pour nous rendre sur les bords du lac de Constance, pour une nouvelle convalescence. Nous étions logés dans les bâtiments d'un ancien couvent. C'est là que nous avons pris contact avec les premiers militaires français. Fin août, les gendarmes français nous ont conduits (les Alsaciens-Lorrains) en colonne au train de la liberté. Un collègue à moi reconnut alors parmi les gendarmes français, qui nous encadraient, un de ses copains d'école de Mulhouse. La joie des retrouvailles fut grande et teinté d'émotion. En cours de route, lors d'une discussion entre gendarmes, ce collègue gendarme comprit qu'il s'agissait de quelques-uns de ceux qui, sous le régime de Vichy, s'étaient engagés dans l'armée allemande, et qui étaient fort bien payés pour leur trahison. Il fut pris d'une telle colère qu'il tira aussitôt son revolver. Nous avons juste le temps de la retenir, sinon ils les auraient abattus. Ils furent immédiatement séparés de nous, alors que le gendarme Mulhousien resta à nos côtés jusqu'à Strasbourg, d'où, après trois ans et demi, j'ai regagné Hirtzfelden et ma famille le 28 août 1946 saint et sauf.

Mémoire de guerre

M. Charles Zaepfel a réuni ses souvenirs en 1995, et a écrit pour ses enfants: "Mémoires de Guerre 1939-1945". Nous livrons ici le récit de son enrôlement forcé dans la Wehrmacht.

En automne 1942, j'étais appelé au R.A.D. près de Kehl, en Allemagne, où nous devions tous les jours faire des exercices et chanter, le ventre vide, car la nourriture manquait. Grâce aux colis de mes parents j'arrivais à tenir. Le soir, à peine nous étions couchés, qu'on annonçait "Fliegeralarm"; à toute vitesse nous devions courir dans un ancien four à briques et à tuiles, qui servait d'abri. Au bout de trois mois d'exercices, la démobilisation mais pas pour longtemps.

Le 16 janvier 1943 la mauvaise nouvelle arriva par le facteur : Mobilisation pour la Wehrmacht avec départ à la gare de Cernay, centre de regroupement. Le train passait le pont du Rhin à Strasbourg. Dans chaque compartiment se trouvait un soldat allemand avec fusil, gare à celui qui osait chanter la Marseillaise comme le faisait nos copains partis avant nous.

Terminus à Prague, où je fus affecté à une division d'artillerie. Nouvelle formation : coucher - debout - courir - chanter avec le masque à gaz. Après chaque exercice nous étions couverts de boue, et un quart d'heure après nous devions nous présenter propres. Entre alsaciens on jurait : Soï Schwowa... L'un de mes copains avait rajouté à chaque coin de sa lettre V.L.F. (Vive La France). Un autre avait écrit : "Tant que les fleurs bleu-blanc-rouge pousseront dans les prés nous garderons espérance". Il y en a eu bien d'autres encore.

Hiver 1942

Charles ZAEPFEL en formation à la frontière Austro-Tchecoslovaque



De nombreuses lettres avaient été ouvertes par les autorités allemandes, et je crois que mon copain aurait passé devant le tribunal de guerre si ses parents n'avaient pas été dans le comité de la "Partei".

Après 6 mois de formation, dix jours de permission, nouvel habillement et direction le front russe en passant par la Pologne. En chemin, on apercevait des wagons couchés sur le bord des rails : travail du maquis polonais.

Nous avons passé une huitaine de jours dans ces wagons à bestiaux : quel cauchemar ! A chaque arrêt du train on courait chercher de l'eau aux grandes pompes réservées aux locomotives. A l'un des arrêts se trouvaient des wagons en face du nôtre rempli de melons, prêts à partir pour l'Allemagne. Il fut pris d'assaut, quel régal ! Personne ne pouvait nous arrêter.

Notre destination se trouvait à 20km du front, d'où nous percevions les tirs de canons. Nous couchions dans une étable dont la toiture était couverte de paille ainsi que les maisons dans la campagne. Il n'y avait pas de routes, que des chemins. En attendant de procéder à la relève au front on nous faisait faire des exercices tous les jours : pas un moment de répit. L'adjudant nous a réveillés une fois à minuit pour un exercice de nuit avec masque à gaz : un vrai "Soi Schwob". Nous l'avions prévenu : "si tu viens avec nous au front tu crèveras !" A la première attaque il reçut une balle dans le ventre : il a eu ce qu'il méritait. Ma tâche consistait à charger un canon avec des obus de 105. Il fallait se boucher les oreilles et ouvrir la bouche au moment de la détonation.

Les russes avaient commencé l'offensive près de Charkow nous infligeant de lourdes pertes. Comme l'infanterie avait perdu énormément de monde, nous étions envoyés en renfort. Dans notre repli j'ai passé le pont de la Dniepr alors que les russes le prenaient pour cible. Heureusement que les obus sont tombés à coté ce qui me permit d'atteindre l'autre rive sans être blessé. Nous creusions de suite des trous le long du fleuve pour reprendre position.

L'artillerie russe ne cessait d'être active toute la journée et ils finirent par traverser le fleuve. Nous sentant pris en tenaille, ordre fut donné de nous replier. La nuit on voyait les maisons qui brûlaient sur le passage des allemands. Nous avons traversé une ville en marchant sur des vitres qui jonchaient le sol, alors que le repli devait se faire en silence ! Après avoir parcouru une quinzaine de km, nous avons pris position dans des trous déjà creusés. Le lendemain, au lever du jour, nouvelle attaque russe. Pour nous les novices ce fut notre premier contacte directe avec eux. Ils arrivaient en un aussi grand nombre, courant à travers les champs, que la peur nous poussait à quitter nos trous. Notre lieutenant braqua aussitôt son pistolet sur nous et nous fit retourner dans nos positions. Ce fut mon premier baptême du feu ! Nous restions maîtres de la situation grâce au travail de l'artillerie qui écrasa les attaquants. Nous entendions crier les blessés. D'autres sautaient dans les trous d'obus et à l'aide de leur petite pelle l'agrandissait de la rapidité d'une taupe. Par moment nous nous trouvions à 100 m de l'ennemi. Lorsqu'ils attaquaient ils crièrent comme des fauves : Hurri ! Cela vous glaçait jusqu'aux os. Les russes envoyaient leurs soldats directement à la mort : un véritable enfer. Le repli s'accroissait et nous marchions des journées dans la boue, avec de courtes poses, pour une petite somme sur la terre boueuse.

Lorsqu'il pleuvait, nous vivions comme des bêtes. Une nuit notre sergent s'était trompé de chemin, et au lever du jour nous nous sommes aperçus que le reste de la compagnie était parti avec la Feldküche (cuisine ambulante), et les russes se trouvaient à 300 m. Nous avons réussi à nous en sortir, mais sans manger ni boire de la journée. En principe nous recevions le café le matin avec la ration pour la journée et les munitions. Lorsque nous étions en position le repas était cherché à l'arrière et la soupe nous parvenait souvent froide. La viande ne manquait pas, les vaches étaient réquisitionnées chez les paysans et tuées sur place.

Une autre fois nous nous trouvions à 300 m des positions russes. Le lieutenant de compagnie a fait rassembler tous ses hommes pour préparer une contre-attaque de bon matin. Au moment de l'assaut nous nous sommes engagés sur un terrain avec de hautes herbes et des arbustes. J'en ai profité pour me planquer et je suis resté couché dans les herbes. J'entendais les "Hourra des hommes de la compagnie qui attaquaient. Ils ont rapidement été repoussés, et lorsqu'ils sont revenus à ma hauteur, je me suis levé et j'ai couru avec eux vers l'arrière. Revenus à notre position de départ, le lieutenant a de nouveau rassemblé les hommes et, sous les cris de Hourra ! Nous nous sommes lancés une deuxième fois sur les russes avec la baïonnette au fusil. Je ne pouvais plus éviter mon engagement sans me faire remarquer. Heureusement que cette fois-ci les russes ont pris la fuite, et nous avons pu avancer jusqu'à nos anciennes tranchées. C'était une journée terrible, les russes couraient dans tous les sens et nous leur tirions dessus comme des enragés. Dans cette opération nous avons perdu beaucoup d'hommes. Un copain du Tyrol a été blessé à la cuisse et nous lui avons fait un bandage avec notre nécessaire de premier secours. Il a été emmené à l'hôpital. Il était heureux de quitter cet enfer ! En fin de journée nous avons ramassé les blessés à l'aide d'une charrette à cheval, puis nous nous sommes retirés. Ce jour nous n'avons droit qu'au dîner du

soir. A chaque attaque de nuit, nous avons tiré des balles éclairantes vertes-rouges-bleus, et aussitôt l'artillerie s'est mise à pilonner l'endroit.

Après une de ces folles opérations, nous étions en position dans une tranchée, lorsque dans la nuit un russe blessé vint vers moi, le sang coulait de la manche de sa veste. Il voulait que je lui mette un pansement. Comme nous ne disposions que d'un seul pour notre propre utilisation, je l'ai renvoyé dans ses lignes. Le lendemain matin une vingtaine de cavaliers russes s'avancèrent sur nous. Le char qui nous protégeait fit aussitôt feu et abattit quelques chevaux avec les hommes. Nous profitons de la nuit pour nous retirer, soit à pied ou assis sur l'arrière du char à travers les champs, cours et jardins. La nuit on pouvait suivre l'évolution du front aux maisons qui brûlaient.

Au fur et à mesure que le temps passait on s'habitua à la guerre, on dormait debout ou accroupi. On vivait dans la saleté et la seule eau pour nous laver fut l'eau de pluie. Parfois j'enlevais ma chemise pour la débarrasser des puces : j'en avais sur tout le corps.

Le bétail à la maison vivait mieux que nous ! Les attaques étaient quotidiennes et il fallait à tout prix tuer l'ennemi si on ne voulait pas être tué.

J'ai vraiment eu un bon ange gardien !

*Après quatre mois de combat, nous avons le droit de nous reposer une nuit dans une ancienne ferme. La pièce dans laquelle nous dormions, sur le sol, était équipée d'un four à pain qu'une vieille dame a allumé pour que nous puissions nous réchauffer. On avait juste retiré nos bottes et gardé nos effets. La nuit passait très vite et le lendemain, retour au front. Cette bâtisse m'a porté beaucoup de chance. En effet, le lendemain matin lorsque je voulais mettre mes bottes, mon pied droit était tellement enflé que je n'arrivais plus à les mettre. J'ai gagné deux jours supplémentaires que j'ai passés dans la cuisine. Pour mes camarades c'était la marche vers la mort. Car dès le lendemain les russes avaient attaqué avec les chars. J'ai été opéré au pied dans l'étable même, couché sur la paille. En me réveillant je fus surpris de voir mon chef de groupe allongé à côté de moi. Il m'apprit que des balles de mitrailleuse lui avaient traversé les deux jambes. Il m'avait décrit la mort affreuse de mes camarades qui se trouvaient en position dans des trous individuels. Les chars russes avaient foncé sur nos positions et avaient écrasé mes camarades dans leur trou. Mon chef de groupe qui se trouvait plus à l'arrière a pu sauver sa peau et être pris en charge pour être soigné. Il n'y eut aucun survivant. ***J'ai vraiment eu un bon ange gardien !****

J'ai été pris en charge par le service sanitaire, qui en train, nous a ramené à l'hôpital de Burgsteinfurt, en Allemagne près de la frontière hollandaise. Quel bonheur de pouvoir prendre une douche et remettre une tenue propre : enfin débarrassé de la saleté et des puces !

Le 9 février 1944, j'ai quitté l'hôpital pour une permission de quinze jours. Puis j'ai dû rejoindre une caserne en Tchécoslovaquie. Après quelques jours d'exercices, rassemblement

dans un camp pour la formation d'un nouveau régiment. Nouveau départ par train, dans des wagons à bestiaux, pour une destination inconnue. Les uns partaient pour l'Autriche, d'autres pour la Russie et notre train a passé par le Brenner. Alors je me suis dit : on est sauvé, c'est l'Italie ! Notre voyage a duré cinq jours pour arriver à Rimini au bord de la mer. Nous avons profité des bains dans la mer pendant les huit jours passés sur place. Puis une nuit le départ au front. Premier arrêt dans une jolie villa avec une grande bibliothèque. Les livres traînaient par terre parmi lesquels beaucoup étaient en français. La région était assez calme à la différence du front russe. Il y avait peu d'attaques d'infanterie, par contre il ne fallait pas s'aventurer à vue dans la journée, l'artillerie anglaise était très précise.

Nous avons pris position dans un village et une section était chargée de poser des mines à l'entrée. Un jour, par un temps de forte pluie, l'artillerie ennemie s'est mise à nous pilonner, on avait l'impression que le tonner nous tombe dessus. Ce fut le repli de maison en maison. Parfois nous profitions pour nous sécher.

Nous devons passer par un pont de chemin de fer coupé en deux sous les tirs de l'artillerie anglaise.

De repli en repli, le chef nous a mal dirigés durant la nuit, et au lever du jour nous nous trouvions à 50 m du sommet d'une colline lorsque l'artillerie nous a découvert. Impossible d'avancer, j'étais couché derrière un petit rocher, les obus tombèrent de tous les côtés, nous sentions la chaleur dégagée par leur explosion et la terre projetée nous couvrait. A chaque nouvelle explosion je demandais mon voisin : Es-tu touché ? Ce furent de longues heures de peur et d'incertitude. Enfin vers la soirée la situation se calma, et d'un bond nous avons franchi le sommet pour nous mettre définitivement à l'abri. Nous avons beaucoup de blessés ce jour-ci. Dans la journée il nous était impossible de nous déplacer, il y avait tous des avions d'observation qui survolaient les lignes. L'idée de m'évader me vint souvent à l'esprit, mais j'avais peur de la déportation de mes parents ; il fallait attendre que l'Alsace soit libérée. J'avais conseillé à mon camarade Strasbourgeois, Engel, de s'évader, puisqu'il était orphelin, mais il n'osait pas prendre le risque.

Nouvelle chance

Après trois semaines, nouveau repli, et de nouveaux trous à creuser. Le mien se trouvait juste sous un prunier où je passais les journées. Un jour la situation semblait calme, alors avec un copain allemand nous nous sommes éloignés de nos trous et avons passé le temps au pied d'un tas de paille dans le champ voisin, lorsque brusquement l'artillerie anglaise s'est mise à tirer. Heureusement que je ne me trouvais pas dans mon trou, un obus avait explosé dedans.

Ma dernière aventure

Je me trouvais dans mon trou au milieu des rochers, lorsque l'adjudant vint me voir pour m'annoncer que les Français se trouvent aux portes de l'Alsace. C'était un bon gars, il m'avait

même proposé l'adresse d'une fille allemande par l'intermédiaire de laquelle je pourrais correspondre avec mes parents. Il m'a aussi gradé caporal. Mais il était loin de soupçonner mes intentions. Mon plan était fait : je vais m'évader.

C'était le 6 février 1944 vers 13 heures, juste un an avant la libération de Hirtzfelden, nous sommes partis à huit hommes en patrouille dans le brouillard. Arrivés à la première maison le chien se mit à aboyer, nous avons vite couru à la prochaine ferme. Comme nous étions tous très fatigués nous nous sommes couchés dans la paille d'une étable. Moi, je fis semblant d'avoir mal aux dents et je suis sorti en tenant ma joue. Profitant du calme, j'ai couru jusqu'à la ferme voisine. La veille j'avais parlé avec le propriétaire, et en me présentant je lui avais dit que j'étais français et que je voulais me faire prisonnier. Il mit aussitôt ses chaussures et nous voilà partis tous les deux dans le brouillard. Après avoir parcouru un bout de chemin, il me demandait de lui remettre mon fusil et les cartouches, et m'indiquait le chemin à prendre. Il me serra encore la main et me souhaita bonne chance. J'arrivais à une maison où une grand-mère voulu me parler. N'ayant pas eu de temps à perdre, je poursuivis mon chemin jusqu'à la prochaine ferme. En m'approchant, je vois sur ma droite un soldat du type Indien avec une mitraillette pointée sur moi. Aussitôt j'ai levé les mains en criant : Français !

Il secoua la tête en disant, non !! Il était bien gentil et m'a envoyé dans la maison à côté. J'ai frappé à la porte et je suis rentré.

Une vingtaine d'hommes étaient rassemblés dans la pièce, des anglais et des indiens, tout surpris de ma présence les mains en l'air. Ils ont tout de suite vidé mes poches et arraché sans ménagement mon couteau attaché à une chaînette. Puis deux anglais m'ont conduit au PC, la mitraillette braquée sur moi. Ce n'étaient pas des enfants de cœur, ils me faisaient courir, coucher par terre, debout, courir ...Finalement ils m'ont conduit devant un officier qui ne parlait ni français ni allemand. J'ai passé la nuit dans une étable parmi les soldats anglais. Ils m'avaient offert un corned-beef et des cigarettes. Le matin, départ en jeep chez le grand chef qui parlait le français. J'ai été introduit dans une grande salle avec une table dressée d'une nappe blanche sur laquelle étaient posées des couverts. Puis est arrivé un officier, un homme très simple, qui commençait à me questionner sur les positions de l'artillerie allemande, sur le nombre de soldats, le nombre de morts etc. Les premiers jours je devais faire du petit bois pour la cuisine. J'ai aussi reçu mes premiers chewing-gums. D'autres prisonniers sont venus, et sur un camion on nous a conduits dans un camp avec des baraques. Nous étions mélangés : des alsaciens, des luxembourgeois et même des russes. Nous couchions sur le plancher sur des couvertures, j'avais l'habitude, mais les repas étaient bons. A côté de nous il y avait une baraque avec des filles italiennes, les cheveux coupés à raz: elles avaient collaboré avec les allemands et il nous était interdit de leur parler.

Après plusieurs jours, on nous a envoyé dans un autre camp, là j'ai rencontré Strosser Henri, un camarade du village. Quelle surprise ! Nous n'étions que cinq alsaciens parmi ces

nombreux prisonniers et voilà que je rencontre un camarade qui fut capturé en Grèce. Nous nous sommes embrassés et chacun avait raconté son histoire.

Peu de temps après, un officier français nous a conduits en camion à Naples, dans un nouveau camp. Les repas étaient copieux et le vin à volonté, une vraie vie de prince après notre horrible vécu. Nous étions libres de sortir et en plus nous touchions une solde. Un jour chez le coiffeur, en regardant dans le miroir, j'ai reconnu Albert Girardin, un ami de Wittelsheim. Puis on nous a transportés à Rome dans une caserne du 2e régiment de tirailleurs. Nous devions assurer la garde de l'ambassade de France représentée par Couve de Murville. Le 14 juillet nous avons pu assister au défilé à Rome.

Le 12 octobre 1944, nous avons quitté l'Italie pour rejoindre la France sur un bateau américain, destination Marseille. Il y avait aussi des marseillais à bord qui avaient collaboré avec les allemands et qui ont fui l'Italie. A proximité des côtes Corse deux d'entre eux ont sauté à la mer pour regagner l'île à la nage. Le capitaine les ayant repérés à la jumelle, a fait faire demi-tour au bateau, puis ils furent ramenés à bord. Deux rangés de C.R.S. les attendaient à Marseille sur le quai, et des civiles leur crièrent dessus et leur donnèrent des coups de pieds. Après notre débarquement nous étions restés une quinzaine de jours à Marseille pour passer un examen médical.

Mulhouse ayant déjà été libérée le 21 octobre, on nous transféra à Châlons-sur-Saône pour être démobilisés, où j'ai aussitôt pris le train pour Mulhouse avec mon copain Pierre Ambiehl d'Ensisheim. Nous avons encore passé chez sa tante qui habitait en ville, et qui nous a servi un bon café avant de prendre le car pour Ensisheim. De là, j'ai pu profiter de la camionnette de Monsieur Samson pour rentrer chez moi. Ce fut un moment d'émotion et de joie de retrouver ma famille, tous en bonne santé.

Après la guerre j'avais écrit à mon ami strasbourgeois Engel pour avoir de ses nouvelles. Il m'avait répondu qu'il a failli passer devant le tribunal militaire après mon évasion, le lieutenant le soupçonnait d'avoir été dans la confidence de mon évasion. J'étais à peine parti que la compagnie fut renvoyée en renfort au front russe. Engel a été blessé par un char russe près de Berlin, mais a pu regagner les siens après l'armistice.

50 ans se sont passés. J'ai oublié beaucoup de choses, mais ces affreux souvenirs de Russie restent profondément ancrés dans ma mémoire et que rien ne fera partir. J'espère que mes petits enfants n'auront pas à subir de tels évènements.

Charles Zaepfel - 1995

Historique réalisé par Raymond Schelcher avec le concours de Madame l'Adjointe Valérie Birglen et de Patrick Baumann.

Remerciements aux familles Naegelin, Fest, Zaepfel et Weiss pour la mise à disposition de témoignages. Notre gratitude à toutes les personnes ayant fourni des photos.